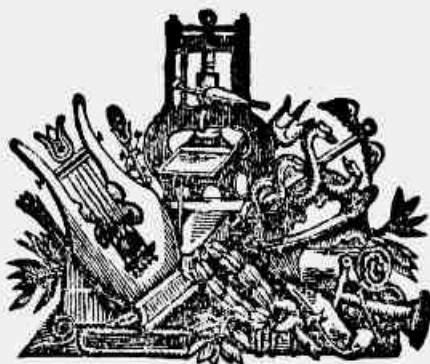


RIO DE JANEIRO,
1.^{re} Novembre 1839.

~~~~~

PREMIÈRE ANNÉE,  
N.<sup>o</sup> 7, 1.<sup>re</sup> Vol.

~~~~~



REVUE FRANÇAISE.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX-ARTS, POLITIQUE, COMMERCE.

Il paraît un Numéro, avec GRAVURE, le Premier de chaque mois, à l'imprimerie et Chalcographie dirigées par C. H. FUREY FILS, Rue dos Barbones, N.^o 75, et à la librairie de SOUZA ET COMP., Rue dos Laticeiros, N.^o 60. — Le prix, PAYABLE D'AVANCE, est de: 20000 rs. pour quatre mois, et 640 rs. pour un Numéro.

SUJET DE LA GRAVURE: (*)

*Costumes français du temps
de Louis XIV.*

N. 7. VARIÉTÉS.

Sommaire.

Olaya et Julio, nouvelle brésilienne (suite).

— Sciences: Le Cacique Montezuma, par M. E. Cermon. — Variétés: Un épisode de la vie d'Adrien Brauwier; Costumes français du temps de Louis XIV. — Littérature: Choix de maximes, pensées et réflexions du Marquis de Maricá (suite). — Poésie: Le Proscrit, par C. H. Furey fils. — Nouvelles diverses. — Revue du mois.

(*) Cette estampe, gravée à Rio par C. H. Furey fils, se vend séparément 500 rs.

OLAYA et JULIO.

NOUVELLE BRÉSILIENNE,
Traduite librement du Portugais.

III.

« Cependant l'expédition, tout en marchant lentement, à cause des excursions et des pauses qu'elle faisait sur sa route, s'avancait, à travers les forêts, vers la province du *Grão Pará*, qui devait être le terme de ses travaux. Julio avait totalement perdu la trace du chemin qui conduisait à l'habitation d'Olaya, et quoiqu'il ne connût point les lieux où il se trouvait, il voyait bien que chaque jour il s'en éloignait davantage. Cette idée l'inquiétait: de temps en temps, il demandait naïvement au Docteur, s'ils n'arriveraient pas bientôt au bout du

monde, et si alors ils ne reviendraient pas par la même route. Le Docteur souriait, et une fleur à cueillir, un insecte à poursuivre, une caresse à faire à son oiseau chéri dissipaient bientôt les tristes pensées du petit voyageur.

» Sa perruche ne le quittait ni le jour ni la nuit, et conformément à l'instinct naturel à son espèce, elle avait un amour si particulier et si despotique pour son maître qu'elle ne pouvait souffrir qu'aucun autre animal s'approchât de lui. Les papillons mêmes qu'il attrapait devenaient pour elle un sujet de jalousie et de fureur: il ne pouvait pas les piquer sur la forme de son chapeau de paille, sans craindre de les lui voir mettre en pièces.

» Le Docteur ne se lassait pas d'observer l'intelligence de cette petite bête, en même temps qu'il admirait l'attachement que lui portait Julio, par reconnaissance pour Olaya. Ce sentiment si pur et si constant dans un cœur si jeune, lui avait inspiré le plus vif intérêt pour cet enfant que chaque jour il rapprochait de lui davantage. Les soins et les attentions que Julio ne cessait d'avoir pour son bienfaiteur, achevèrent de lui gagner son amitié, et bientôt le bon Docteur ne fit plus un pas sans avoir son protégé à ses côtés.

» Un accident, qui aurait pu devenir fatal à tous les deux, accrut encore cette amitié qui dès lors put être assimilée à celle d'un père pour son fils. Un jour que le Docteur et son jeu-

ne compagnon exploraient les bords marécageux d'une rivière assez considérable, mais qui, arrosant des plaines presque sans pente, ressemblait à une eau dormante, bordée de deux côtés par une végétation aquatique, ils aperçurent une fleur magnifique qu'ils crurent pouvoir atteindre avec la main, parce qu'elle s'inclinait un peu vers la rive au-dessus de l'eau. *Polyandria monogynia!* s'écria le Docteur; *familia hydrocharidum, genus novum..*; et avec précipitation il se baissa pour s'emparer de la plante qu'il saisit en effet, mais qui en se retirant, par son élasticité, lui fit perdre l'équilibre et l'entraîna dans la rivière.

» A peine Julio eût-il vu tomber son bienfaiteur, que sans considérer qu'il ne savait pas nager, il s'élança pour le secourir; mais il ne tarda pas à être emporté lui-même par la force du courant. Ils allaient tous les deux être victimes de la syrène végétale qui n'avait étalé tant de charmes à leurs yeux que pour les perdre, lorsque l'Indien *Caboque*, qui, tout près de là, faisait la chasse aux oiseaux-mouches, entendant leurs cris, vola à leur secours, et nageant comme un poisson, les retira de l'eau presque asphixiés. En cet état même le Docteur n'avait pas lâché l'*hydrocharides*, que l'impulsion de la chute avait fait rompre, et aussitôt qu'il fut revenu à lui, sa première pensée fut d'analyser les caractères botaniques de cette fleur. Julio, de son côté, se hâta de s'informer de sa chère perruche, qui n'avait échappé au danger qu'au moyen de

ses ailes, et il ne tarda pas à l'entendre témoigner par les éclats de sa voix perçante qu'elle était en peine de son maître.

» La preuve de dévouement que Julio avait donnée à son protecteur, avait produit une impression si profonde sur le cœur enthousiaste et bienfaisant de celui-ci, qu'il jura de servir de père à l'orphelin, et de ne jamais l'abandonner. Il forma dès lors le projet de s'occuper de son éducation, en lui donnant lui-même des leçons et en invitant ses collaborateurs à l'aider à cultiver cette plante généreuse du désert, qui ne demandait que des soins pour produire les meilleurs fruits. En effet, Julio, doué d'un esprit vif et docile, et stimulé à la fois par un désir naturel de s'instruire, et par l'envie de plaire à ceux qui lui témoignaient tant d'intérêt, fit de rapides progrès dans ses études, et répondit complètement à l'attente de ses bienfaiteurs.

» Cependant le temps s'écoulait, et l'expédition scientifique, touchant enfin au terme de son voyage, après bien des périls et des fatigues, entra dans la capitale du *Grão Pará*, lieu où devait s'effectuer son embarquement pour retourner en Europe. Le Docteur s'occupa alors de mettre en ordre les trésors d'histoire naturelle qu'il avait réunis pendant son long voyage, et qui avaient plus de prix à ses yeux que ceux du *Tejuco*, du *Potosi* et du *Mogol*. Ses précieuses collections étaient considérées par lui comme autant de conquêtes, conquêtes admirables

en effet, puisqu'elles enrichissent à la fois le pays qui les fait et celui sur lequel elles ont été obtenues. Lorsque le savant naturaliste eut récompensé les naturels du pays, ainsi que l'Indien et les esclaves qui l'avaient accompagné, il s'embarqua avec ses collaborateurs et son fils adoptif.

» Julio n'était déjà plus cet enfant simple et ne connaissant que les lois de la nature. Son corps et son esprit s'étaient également développés : au physique, c'était un jeune homme d'une figure remarquablement belle, d'une tournure noble et distinguée et d'un commerce agréable et sûr ; au moral, l'éducation rehaussait encore en lui toutes les qualités d'une belle âme. Ce fut avec beaucoup de peine qu'il consentit à abandonner sa patrie. Un penchant presque irrésistible le tenait enchaîné au sol qu'habitait Olaya : la réunion des plus doux souvenirs et des plus chères émotions de l'enfance semblaient s'attacher pour lui au seul nom de l'ange consolateur, qui lui était apparu à l'habitation du Ceará. Cependant la voix de la reconnaissance, les instances qui lui furent faites, et particulièrement la promesse du bon Docteur de le renvoyer au Brésil quand il le voudrait, le déterminèrent à s'embarquer. Sa fidèle perruche l'accompagna, mais malheureusement ce ne fut pas pour long-temps : elle ne put supporter l'approche des régions froides, et son maître eut la douleur de la voir périr au milieu de la traversée. On rendit à l'oiseau intelligent tous les honneurs que méritait

taux: tu m'en feras de grands envois n'est-ce pas? »»

» Le Docteur Wilhelm ne voulut pas que son élève partit sans qu'il fût bien pourvu de tout. Ce ne fut qu'après qu'il lui eut remis le total de ses appointemens, qui déjà formaient une somme assez considérable, et qu'il lui eut, en outre, fait avancer plusieurs années de pension, qu'il l'adressa avec les recommandations les plus pressantes à une des principales maisons de Hambourg, qui se proposait d'élever un comptoir à Pernambuco. Les avantages avec lesquels Julio se présenta à cette maison, ses bonnes manières, ses talens, sa qualité de citoyen brésilien, et les fonds qu'il possédait lui firent sans peine obtenir le titre d'associé directeur de l'établissement à fonder au Brésil. Le jeune protégé du savant naturaliste, après avoir réalisé à Hambourg les espérances qu'avait conçues pour lui son père adoptif, quitta ce port sur un bâtiment frété exprès par ses associés, et bientôt le voyage de mer, le plaisir de revoir sa patrie, joints aux efforts qu'il fit pour se rendre habile dans sa nouvelle profession, rétablirent complètement sa santé.

(La suite au prochain numéro.)



SCIENCES.

LE CACIQUE MONTEZUMA.

Ce nom de Montezuma rappello involontairement à l'imagination le malheureux monarque mexicain, que des barbares, se couvrant du masque d'une religion pure et sainte, immolèrent à leur insatiable cupidité.

Il nous rappelle aussi le nom d'un de nos orateurs d'un grand mérite, qui, quoique un peu prolix dans ses discours, a été comblé par la nature, de tous les dons nécessaires pour parvenir un jour à être un parfait orateur. La tête du député brésilien est un argument vivant en faveur de la phrénologie; l'organe du langage s'y dessine largement sur la voûte qui repose sur la paroi supérieure de l'orbite, faisant saillie chez lui à la partie antérieure et postérieure des lobes antérieurs du cerveau, comme chez tous les orateurs célèbres dont le mérite repose encore plus sur les mots que sur les idées. Ainsi si M. Montezuma se laisse trop aller à la facilité d'élocution qui transborde dans ses discours, c'est qu'il y est entraîné malgré lui par son organisation cérébrale; organisation qu'il peut modifier, en mettant en jeu les organes dont il a été amplement doté par la nature. Mais nous n'avons pas l'intention de faire un article phrénologique, nous devons donner la monographie d'un oiseau auquel les naturalistes ont imposé le nom de Montezuma, pour rappeler

son origine mexicaine.

Le Cacique Montezuma a été représenté sur les monumens mexicains, comme l'Ibis sur ceux d'Égypte. Ces peuples de même origine, selon plusieurs savans, avaient gravé sur la pierre les figures des animaux qui leur étaient utiles; car, pour ne parler que des oiseaux, si l'Ibis égyptien dévore les reptiles qui pullulent dans le limon après les débordemens du Nil, le Cacique Montezuma délivre les Mexicains de ces myriades d'insectes qui couvrent des plaines entières à certaines époques de l'année dans cette partie du continent américain.

Les Caciques vont toujours en troupes nombreuses, et, quoique omnivores, ils se nourrissent de préférence d'insectes. Ce sont donc des animaux utiles comme les ibis égyptiens, les cigognes de l'Inde, les calaos africains, les urubus du Brésil. Sous la zone torride, où les miasmes délétères prennent tant d'expansion, les urubus en dévorant les cadavres d'animaux en putréfaction, rendent un service à l'espèce humaine, que celle-ci n'apprécie peut être pas assez.

Le Montezuma habite aussi le Brésil, nous l'avons rencontré sur les bords du Jéquitinhonha, un des plus beaux fleuves de l'Amérique méridionale, dont les bords enchanteurs sont ornés par des arbres séculaires, colosses végétaux de dimensions gigantesques qui, s'élançant dans les nues, font un admirable contraste avec la végétation rabougrie des alentours, comme les oasis verdoyants, arrosés

d'eaux vives, que le voyageur exténué trouve avec tant de délice au milieu de ces immenses plaines de sable mobile de l'Arabie pétrée, ou comme ces beaux fûts de colonnes antiques qui ornent encore quelques déserts de l'Orient. C'est à ces arbres que le Montezuma suspend son nid, qui imite un segment de globe creux séparé en quatre portions égales; il tient à la branche par un appendice de quinze pouces environ, sur deux de largeur, de sorte qu'il flotte balancé par les vents alisés des tropiques, comme les corolles de ces plantes grimpantes parasites qui après avoir orné les têtes altières des géants des forêts se courbent en cercles vers la terre, comme autant de gairlandes diaprées de mille couleurs. L'admirable instinct du Montezuma le porte comme on voit à construire son nid et à le placer de manière que les oiseaux de proie ni les reptiles ne peuvent y pénétrer, aussi l'espèce en est très nombreuse comme celles de la grande famille des Ciscas, des Troupiales, connus sous les noms de Guachos, Japous, par l'habitant de l'intérieur du Brésil.

Nous recevons quelquefois le Cacique Montezuma parmi les produits d'histoire naturelle que l'on nous apporte pour en faire la classification; mais cependant il est beaucoup moins commun que ses congénères de la même famille.

Le Cacique Montezuma a 19 pouces de longueur totale, et dans ces dimensions le bec, en comprenant la plaque circulaire qui caractérise ce

genre, entre pour 2 pouces 9 lignes, et la queue pour 9 pouces.

Les tarses sont très robustes, emplumés jusqu'au-dessous de l'articulation, longs de vingt lignes, garnis de sentelles d'un noir profond. Le doigt du milieu est aussi long que tout le tarse; les doigts sont terminés par des ongles très-aigus et robustes; les ailes s'étendent jusqu'au milieu de la queue; la face est nue sans aucune plume, mais couverte d'une peau calreuse très épaisse qui sert à le garantir des morsures de la grande araignée aviculaire, qui fait son nid dans la terre, et que les Brésiliens appellent *Aranha Caranguejira*. Le Montezuma a le bec très fort, taillé en pyramide, à quatre faces, il est d'un noir lustré et brillant depuis sa base jusqu'à son milieu, tandis que la partie terminale est rougeâtre; la tête, le cou sont d'un noir de velours qui se dégrade en se teignant de marron à mesure qu'il se rapproche du centre du corps; le manteau, les ailes, les plumes uropigiales sont d'un brun chocolat vif et lustré; la poitrine, les flancs l'abdomen, le bas ventre et les couvertures inférieures de la queue sont d'un brun marron intense; les remiges sont noires, les rectrices sont, à l'exception des deux moyennes, d'une magnifique couleur d'or chez le mâle, et brunes chez la femelle, qui chez les oiseaux est toujours moins belle que le mâle et dont la voix est toujours plus faible.

Le Montezuma siffle, gazouille, chante, parle sans cesse, mais il siffle,

gazouille, chante, parle bien. Sa voix douce et flûtée semble exprimer des sentimens, et les exprimer avec un accent enchanteur. C'est surtout pour charmer les ennuis de sa douce compagnie, chargée des soins de l'incubation, qu'il emploie tous les ressorts de sa voix harmonieuse. Mais si un oiseau de proie se montre à l'horizon, ou si un serpent se glisse près du berceau dépositaire du fruit de ses amours, c'est alors que le Montezuma, à la vue du danger, au lieu de fuir, emploie toute la souplesse de son gosier, toutes les forces de son admirable organe, toutes les facultés enfin que lui a prodiguées la nature pour appeler ses compagnons à son secours, et fait tant de la voix et du geste, que la troupe en masse se précipite sur l'ennemi commun qui, épouvanté encore plus par les cris, que blessé par les armes des Caciques, prend le parti de la fuite.

Le Montezuma fait sa ponte en septembre; elle consiste en quatre œufs jaunâtres couverts de petites taches noires; les petits sont éclos fin octobre.

Le Montezuma mexicain ne diffère du brésilien que par les dimensions qui sont un peu moindres dans ce dernier.

Le Montezuma est de l'ordre des passereaux, de la famille des conirostres, de la section des omnivores, du genre Cacique, espèce Montezuma.

DR. EMILE GERMON.

VARIÉTÉS.

UN ÉPISODE

DE LA VIE D'ADRIEN BRAUWER.

Adrien Brauwer avait reçu le matin cent ducats pour un tableau de genre qu'il avait vendu à un amateur de Bruxelles; à la vue de cette somme qu'il avait demandée en tremblant, il lui prit comme un vertige de joie, il contempla son argent, le pressa sur ses lèvres et se mit à penser quelle source inépuisable de plaisirs il avait devant lui. Le premier moment d'ivresse passé, il serra précieusement sa fortune dans sa poche et courut au Franc-Buveur, cabaret à jamais fameux dans les chroniques flamandes. Guillaume-le-Taciturne y avait bu et fumé; l'hôtesse montrait encore son verre et sa pipe, précieuses reliques sur lesquelles elle spéculait, en les vendant au poids de l'or, sauf à les renouveler ensuite. C'était la plus joyeuse taverne de toute la ville. A quelque heure du jour ou de la nuit que l'on y entrât, on était sûr d'y voir toujours des hommes ivres sous les tables, dormant tranquilles, au milieu du plus étrange cliquetis des brocs et des verres. C'est donc là que se dirigea Brauwer; il y resta une semaine entière, se livrant à tous les excès de la débauche.

Sur la fin du septième jour, abattu par cette longue suite d'orgies, et abandonné de ses compagnons de folie qui avaient vu avant lui le fond de sa

bourse, il était gravement assis dans un coin du cabaret, en face de l'image en pied du Franc-Buveur, badi-geonnée par quelque peintre de bas étage. Adrien regardait cette grossière ébauche et donnait cours à son hilarité. Sa pipe vint à s'éteindre; il fouilla dans sa bourse, elle était vide; ses yeux se promenèrent sur la foule des fumeurs; il cherchait une figure de connaissance pour lui emprunter un peu de ce bon tabac que produit la Belgique. Tout à coup une expression singulière se peignit sur sa figure, son regard s'anima: il se baissa vers la cheminée et prit un charbon. La muraille était blanche et sans tache, car l'hôtesse, en la faisant recrépir, avait pendu un écriteau dans la salle, avec cette injonction: « Il est défendu, sous peine d'amende, de rien écrire sur le mur. » Sans respect pour la défense, Brauwer se mit à croquer le cabaret avec sa foule de profils grotesques et avinés; on fit d'abord peu attention au peintre; mais bientôt les voisins se pressèrent autour de lui, admirant la ressemblance et la vérité de ses croquis: à chaque nouvelle caricature, il s'élevait un houra d'applaudissements, et les regards se portaient sur l'original. Brauwer venait d'attraper le profil d'une grosse tête flamande qui se démenait au fond de la salle. Des trépignements d'admiration accueillirent cette figure, et l'un des assistants cria de loin au Flamand de venir voir son portrait. Celui-ci regarda, et sa main tomba lourdement sur l'épaule de Brauwer: on les sépara, mais comme

le Flamand hurlait et renversait les tables, les buveurs quittèrent leurs verres, espérant le spectacle d'une bataille.

Quel fut l'étonnement de ces bons bourgeois en apercevant leur portait sur la muraille, avec quelques embellissements dont le peintre s'était plu à orner le nez de l'un, le menton de l'autre, la bouche d'un troisième, etc. ! La colère s'empara subitement de l'assemblée, et déjà plus d'un gobelet, plus d'une bouteille, avaient volé à la figure du malencontreux dessinateur. Pour surcroît de malheur, l'hôtesse accourut avec ses garçons, et, voyant le cabaret tout charbonné, elle parla de le faire badigeonner aux frais de l'artiste. Le malheureux ne possédait pas un florin. La position devenait embarrassante. En ce moment, un homme aux formes herculéennes, le boulanger Traesbeke, se précipita entre les assaillants et Brauwer. Il était le seul qui eût ri de sa caricature. « Malheur à qui le touchera ! s'écria-t-il d'une voix qui dut être entendue jusqu'au Marché-Neuf. C'est Adrien Brauwer. » Ce mon d'Adrien Brauwer, et surtout la taille athlétique du boulanger, calmèrent un peu l'orage. Traesbeke prit par le bras le peintre insoucieux, qui avait continué de fumer tranquillement à la vue de l'émeute, et tous deux sortirent de la taverne.

Quand ils furent loin : « Merci, dit Brauwer, sans toi ils m'auraient fait un mauvais parti. Comment sais-tu mon nom ? — Je t'ai reconnu, maître.

— Maître ! pourquoi m'appeller ainsi ? — Ah ! c'est que tel que tu me vois je m'occupe aussi de peinture. »

Ils étaient arrivés à la porte du boulanger. Brauwer lui serra la main en signe d'adieu, mais se demandait, en lui-même comment il souperait, où il coucherait cette nuit. Le boulanger devina la pensée du peintre et il reprit : « Brauwer, les buveurs sont frères ; je t'offre ma table et un lit ; viens, tu me donneras des leçons. — Soit, dit Adrien ; aussi bien, pensa-t-il à part soi, si je m'ennuie, je m'échapperai. » C'était là sa manière de quitter les gens. Après l'avoir tiré de prison, Rubens voulait le loger et l'héberger ; Brauwer s'enfuit et jeta ses beaux habits pour être plus libre.

Traesbeke avait la main sur la porte : tout-à-coup, il s'arrêta ; Diable ! se prit-il à dire, voilà deux jours que je ne suis pas rentré. Quel sermon ! ah tant pis ! et il ouvrit. Avant de passer outre il est bon, je crois, de vous dire ce qu'était ce boulanger, et pourquoi il avait peur d'un sermon, après deux jours d'absence, ce qui pour lui voulait dire deux jours d'ivresse extramuros. Pour le peindre en peu de mots, Traesbeke était le second tome de Brauwer, sauf le génie ; il avait même le goût des arts ; il peignait, et par un singulier rapprochement ses sujets de prédilection étaient ceux de Brauwer. De plus, il détestait cordialement la vie de ménage, et quand les remontrances matrimoniales lui sonnaient désagréablement aux oreilles, il allait respirer le grand air, se

promener librement; mais par une fatalité singulière, ses pas se portaient toujours vers la taverne où il fit connaissance avec notre peintre.

Il entra, et se retournant vers son hôte: « As-tu jamais entendu une femme sermonner son mari? — Non, répondit Adrien, mais j'ai vu dernièrement un mari briser une chaise sur le dos de sa femme. — Eh bien! attention! » Adrien s'attendait à voir une mégère bien sèche, bien longue, accourir furieuse au-devant de son mari; il s'attendait aussi à voir surgir une figure remarquablement laide pour enrichir sa galerie de types grotesques. Il vint bien une femme à la rencontre de Traesbeke, elle avait bien l'air furieux, elle apostropha même son mari de quelques épithètes peu conjugales, mais elle était jeune et belle. « Paix! fit Traesbeke; Thérèse, je t'amène Adrien Brauwer, le maître. » Celui-ci était resté sur le seuil, l'œil fixe, la bouche béante, son regard plein de feu, comme tout à l'heure au cabaret. « Qu'as-tu donc, dit Traesbeke. » Adrien lui fit signe de se taire et continua de regarder Thérèse. A la fois honteuse et fière de voir attachés sur elle les regards animés de l'artiste, celle-ci baissa ses longues paupières, rougit de cette rougeur céleste qu'on admire dans les vierges de Raphael. Pour Brauwer, il contemplait toujours cette figure grecque et cette pureté de lignes qu'il avait vainement cherchée jusqu'à ce jour.

Ami, s'écria-t-il tout à coup, comme en s'arrachant à regret à cette

contemplation, prête-moi deux florins... Je vais revenir. Il sortit en courant; deux minutes après, il entra avec une toile et des couleurs et supplia la femme du boulanger de poser un quart d'heure seulement. Elle parut consulter son mari. « C'est une bonne fortune que le ciel t'envoie, reprit ce dernier. » Un quart-d'heure après, une esquisse fidèle reproduisait les traits de Thérèse, et, le soir même, Adrien achevait le portrait. Le regard de Thérèse rencontrant celui du peintre, sembla le remercier de l'avoir faite si belle. Brauwer sentit vibrer dans son cœur une corde qui lui était inconnue: tout avait tressailli en lui; pour la première fois de sa vie, il eut honte du désordre de toute sa personne. Alors aussi, pour la première fois, sa pensée se reporta vers le passé, et il eut presque honte de lui-même.

La nuit, l'image de Thérèse occupa seule son imagination: dans un rêve, il la vit se pencher pour lui dire: « Je suis ton bon génie, je t'aimerai. » A ces mots il se réveilla brusquement: une sueur froide l'inondait, ses dents claquaient, sa tête était brûlante: la fièvre s'était déclarée, provoquée par une semaine de débauche et d'insomnie. Il fut long-temps malade: Thérèse le soigna comme s'il eût été son frère. Le boulanger était au désespoir: « Sauvez-le! disait-il aux médecins, sauvez-le; s'il mourait ici, ma maison serait maudite. » Puis il allait chercher dans le vin sa consolation ordinaire, et Thérèse veillait seu-

le.

Sur la prière d'Adrien, elle avait suspendu son portrait en face de son lit; et lui, dans le délire de la fièvre, il pria avec ardeur les mains jointes devant cette tête, qu'il prenait pour celle de la Vierge; d'autres fois, en présence de Thérèse, qu'il ne savait pas être là, il adressait au tableau de douces paroles d'amour.

Le malade était menacé d'une crise dangereuse qui devait être décisive. Thérèse acheta à prix d'or un ancien tableau qu'Adrien avait fait dans sa première jeunesse, et qu'il avait vendu cinq sous la figure. C'était une foire d'Anvers; on y voyait des marchands et des soldats de toutes nations. Les médecins ayant annoncé qu'une émotion violente pourrait seule sauver les jours d'Adrien, ce tableau fut placé, recouvert d'un voile, au pied de son lit. Dès que la crise fut passée, on enleva le voile, et Brauwer aperçut son tableau. Il y pensait souvent; c'était le seul qu'il regrettât. A la vue de son ouvrage favori, il poussa un cri de surprise et de joie; appelant ensuite tous les personnages qu'il avait représentés, il parlait flamand aux uns, italien aux autres; le tout entremêlé de français et d'espagnol. Cet excès de joie amena son salut.

Pleine d'admiration pour l'artiste, Thérèse avait déjà pensé bien souvent qu'il serait beau de rallumer chez lui l'étincelle du génie. L'enthousiasme de Brauwer la décida à prendre ce rôle pour elle.

Au bout de quinze jours, le pein-

tre déclara son amour, et Thérèse lui promit de l'écouter quand elle n'aurait plus à rougir de ses désordres et qu'il serait digne d'elle. Encouragé par cette promesse, il résolut de faire amende honorable. Les commencements lui coûtèrent beaucoup; d'ailleurs il avait bien de la peine à résister aux tentations de Traesbeke; celui-ci lui faisait des offres si séduisantes pour un nouveau converti que Thérèse crut devoir défendre à son mari de faire boire leur hôte pendant sa convalescence. Ce qui contribua surtout à corriger Adrien, ce fut le dégoût que Thérèse laissait percer quand, le soir, le boulanger rentrait le visage enluminé et la démarche chancelante; dès ce moment il eut horreur de l'ivresse.

Quand on est seul toute une journée, ou, comme l'a dit l'abbé Cotin, quand on est seul avec l'amour et que l'amour est d'intelligence, on va vite, plus vite même qu'on ne le voudrait souvent. Thérèse en était venue aux confidences; elle racontait au peintre tout ce qu'elle avait eu à souffrir de cette union malheureuse avec Traesbeke; elle lui disait ses espérances déçues, froissées, et cela sans haine, sans colère, mais avec calme et résignation. Adrien ne répondait rien, reprenait sa palette, et ses larmes tombaient sur la toile. Il avait achevé son tableau, le Retour de l'Enfant prodigue... L'enfant prodigue, c'était lui. Ramené par son bon génie aux ailes blanches, il était aux genoux de son père. Le bon génie, c'était Thérèse.

Cependant Adrien ne devait jamais être heureux.

Un soir on frappa violemment à la porte. Thérèse et lui tressaillirent comme si un triste pressentiment eût traversé leurs deux âmes. C'était Traesbeke qui rentrait plus ivre que de coutume et pouvant à peine se soutenir sur ses jambes; d'une langue épaisse et embarrassée il adressa aux amants quelques paroles grossières, disant ou plutôt s'efforçant de dire qu'à la taverne on s'était moqué de lui, parce que sa femme le trompait, qu'il était jaloux, et comme Thérèse lui reprochait son inconduite, il dit à Brauwer: « Camarade, n'as-tu pas connu un mari qui cassait des chaises sur le dos de sa femme? tu vas voir. » Et avant qu'Adrien eût pu détourner le coup, il lança à Thérèse un escabeau qui l'atteignit à la tête. Elle tomba et pendant qu'Adrien volait à son secours, Traesbeke se sauva tout étonné de ce qu'il avait fait.

La blessure était mortelle: toute la nuit Thérèse se prépara à mourir. Adrien se tordait les mains de désespoir, menaçant, suppliant les médecins: il se rasseyait, pleurait en silence, et se relevait pour demander à Thérèse comment elle se trouvait. Au jour Thérèse sentit ses forces lui manquer: elle appela Adrien, et, dans un dernier baiser, elle lui fit jurer solennellement de pardonner à Traesbeke comme elle lui pardonnait. Adrien promit tout: il avait l'œil morne, il n'existait plus. La secousse avait été trop violente: Thérèse expira. Alors seulement

toutes les plaies de l'artiste se rouvrirent; toute son âme se réveilla pour saigner et souffrir; toutes ses douleurs se résumèrent en un grand cri: il tomba sans connaissance. Au bout de quelques heures il revint à la vie, passa la main sur son front, comme pour rappeler ses pensées au sortir d'un long rêve, et reprenant les haillons qui le couvraient à son entrée chez le boulanger, il demanda qui avait fait ce tableau du retour de l'enfant prodigue. On lui répondit que c'était lui: il se mit à rire, mais d'un rire étrange et qui faisait mal à voir; puis il brûla à petit feu cet admirable chef-d'œuvre. La veille le prince d'Orange lui en avait offert vingt mille florins. Il le vit brûler avec une joie sauvage, et, posant le pied dessus, il le laissa se consumer jusqu'à la fin, en dépit de ceux qui voulaient l'arracher aux flammes. « Ah! dit-il, le bon génie est remonté au ciel: il avait des ailes blanches; il m'a laissé seul sur la terre. »

Le soir, on le vit au Franc-Buveur, assis devant l'enseigne: il prit un charbon et dessina sur le mur un homme ivre battant des filles; quand la nuit fut venue, il roula sous les tables et euya sa bière: seulement un fumeur, en le poussant du pied, l'entendit prononcer quelques paroles inarticulées: « Il avait des ailes blanches; il m'a laissé seul.... »

D. AUBERT.



COSTUMES FRANÇAIS

DU TEMPS DE LOUIS XIV.

Après la mort de Louis XIII, l'adulation avait fait prendre aux courtisans les habits enfantins du jeune roi; mais la régence ayant duré près de vingt années et l'enfance du monarque ayant été prolongée aussi long-temps, cette mode ridicule devint générale. Nobles et vilains ne portaient plus que de très petites vestes très courtes, à manches plus courtes encore, et garnies de rubans et de dentelles; des chausses très larges et ensuite des petits jupons allant de la ceinture aux genoux. Les cheveux tombaient symétriquement sur la poitrine, et formaient deux grandes faces le long des joues. Les bords du chapeau étaient larges et garnis de plumes. Les bottes n'étaient plus en faveur à la cour, mais on portait toujours les bas évasés par le haut, que l'on faisait retomber sur les mollets, en forme de manchettes goudronnées et empesées. Parfois on mettait ces grandes garnitures en dentelle, ou en mousseline blanche sur des bas de couleur. Cependant les vieillards et les guerriers avaient conservé le pourpoint, la casaque et les chausses larges. Après sa première campagne, Louis devenu roi, conserva cet habit plus grave et plus décent, et opéra bientôt une révolution complète. On continuait bien à porter la veste, mais par dessus on avait toujours le surtout, qui descendait aux genoux, et dont les manches assez larges étant re-roussées jusqu'à

la saignée, formaient deux grands paremens, et laissaient voir les manches de la chemise et les manchettes.

En 1680, on était arrivé peu à peu à faire la veste du justaucorps aussi longue que le surtout. On portait toujours les cheveux longs, mais au lieu de blonds on devait les avoir noirs, avantage que l'on se procurait avec les perruques. On avait aussi repris les chapeaux à grands bords, un peu relevés par devant, et roulés par derrière; ensuite les bords du chapeau furent diminués et relevés triangulairement par derrière et sur les côtés. L'intérieur des bords était garni de plumes et de rubans. Pendant quelque temps on renferma les bas sous les chausses; vers 1690 on les refit évasés par le haut, pour les mettre en dessus; on les nommait bas à canon à la royale. Les bottes étaient réservées pour monter à cheval, elles étaient en cuir fort et un peu larges d'embouchure. On portait des souliers de couleur, ornés de grandes oreilles et à talons de quatre ou cinq pouces, rouges pour les gens de cour. Ils étaient ornés comme le rabat d'un grand nœud de rubans, dont on parait aussi la ceinture, les jarretières, la poignée de l'épée, de la canne, le manchon, les manchettes et les gants; on en faisait une grande épaulette pour arrêter le baudrier. On faisait le poignet des gants très large, et on le garnissait de franges.

Le costume des dames éprouva peu de changement jusqu'au mariage du roi; la jeune reine était bien faite, les

tailles longues devinrent aussi à la mode. On avait repris les robes fendues, et on les drapait avec art. Mais en conservant les manches courtes, on supprima celles de la robe de dessous pour découvrir l'avant-bras. Soit que nos ayeux ignorassent tout ce qu'un beau bras recèle de grace et de volupté, soit que leurs femmes en méconussent le prix, il est à remarquer qu'on ne trouve pas de bras nus depuis les Gallo-Romains jusqu'à Louis XIV. La toilette d'hiver ne différait point de celle d'été pour la forme. Les dames de la cour portaient sur une coiffe de soie écrue ou de gaze brodée, une coiffe de soie noire, une palatine de martre, une robe de brocard, doublée en pluche, ou une de velours sur une cotte d'hermine, de pluche ou de damas broché d'or, ornée de dentelles flottantes en or et argent. Ce fut vers cette époque que l'on prit l'étole ou écharpe, et les falbalas, et que l'on releva la robe sans former des bouillons à nœuds de diamans; la queue de la robe devant être très longue dans les cérémonies, elle se détachait à volonté et se nommait manteau; il était du bon genre de la faire soutenir par un négrillon. Les hommes et les femmes commencèrent aussi à porter beaucoup de manchons. Dans les premiers temps, la reine se coiffait avec deux touffes de cheveux bouclés; bientôt, pour imiter les perruques, on laissa tomber sur les épaules deux grosses mèches bien frisées. Vers 1690, les hommes portaient de hauts toupets cornus, les dames adoptèrent cette bizarrerie, et les boucles des tempes disparurent. On portait une petite coiffe ronde et à rubans, alors on ne laissa plus qu'une petite avance derrière le toupet, mais après la victoire

de Steinkerque, on fit cette avance très haute, à trois ou quatre étages, et on lui donna le nom de cette bataille. Les robes de siamoise eurent un moment de vogue, ainsi que les étoffes à larges barres, de couleurs très vives et très disparates. Les dames conservaient l'usage du fard, des mouches et des masques; elles portaient des cannes, des éventails, des ombrelles.

LITTÉRATURE.

CHOIX DE MAXIMES,

PENSÉES ET RÉFLEXIONS

du Marquis de Maricá.

Presque toute notre vie est un rêve, et nous rêvons plus souvent éveillés qu'endormis.

La flatterie est le miel qui adoucit tous les inconvénients, tous les ennuis, toutes les amertumes des hauts emplois.

La civilisation moderne est plutôt due à la destruction d'anciennes erreurs accumulées, qu'à la découverte de vérités nouvelles.

Les révolutions politiques sont ordinairement comme les tremblements de terre, elles détruisent mais ne construisent point.

Personne n'est plus adulé que les tyrans: la crainte produit plus de flatteurs que l'amour.

Personne ne doute davantage que celui qui sait le plus.

POÉSIE.**LE PROSCRIT,**

PAR C. H - FURCY FILS.

Sous un ciel étranger, sur un rocher sauvage,
Un malheureux proscrit, l'œil tourné vers la mer,
Semblait chercher au loin le fortuné rivage
Dont son cœur conservait un souvenir si cher !

Il s'imaginait voir l'asyle où sa jeunesse
S'était passée en paix sous le toit paternel.
Heureux temps où son ame ignorait la tristesse
Et croyait ici bas le bonheur éternel !

Pour lui rien n'est changé : près de l'humble chaumière,
Sur son lit de gazon serpente le ruisseau ;
C'est là que tant de fois il vit sa tendre mère
Venir se reposer à l'ombre d'un ormeau.

Dans ces forêts de pins que le vent et l'orage,
Comme un faible roseau, balancent sur ces monts,
Son père a bien souvent, sous les glaces de l'âge,
De nos sages auteurs médité les leçons.

Des temps chers à son cœur la douce souvenance
Aux plus tristes pensers livrait l'infortuné :
Son ame, désormais, sans but, sans espérance,
N'était plus qu'un navire aux flots abandonné.

Un lustre s'écoula : mille fois sur la roche
Il avait contemplé le soleil radieux ;
Un jour advint pourtant que de ses pas l'approche
Ne fit plus fuir l'oiseau habitant de ces lieux...

Le proscrit n'était plus : fatigué de la vie,
Il l'avait vu fuir sans se plaindre du sort ;
En murmurant encor le doux nom de patrie,
Il s'était endormi dans les bras de la mort.

Nouvelles diverses.

Le Shah de Perse fait de grands pas vers la civilisation: voyant que les Russes et les Anglais tendaient à dominer dans ses états, et que ces deux nations n'étaient supérieures à celles de l'Orient qu'en conséquence de leur grande civilisation, le monarque persan a eu recours à la nation civilisatrice par excellence, et a demandé à la France des ingénieurs, et des professeurs pour fonder des écoles en Perse. On annonce que ce monarque a fait ouvrir son harem et qu'il a donné la liberté à toutes ses femmes. Cet événement a frappé d'admiration tous les sujets de l'empire, et doit nécessairement influer beaucoup sur tout l'Orient.

— Les Journaux d'Angleterre annoncent que la chambre des pairs a accepté le bill de lord Palmerston qui autorise les vaisseaux de guerre anglais à arrêter les navires brésiliens et portugais employés à la traite des Nègres. Lord Wellington et treize autres pairs ont protesté contre ce bill, comme attentatoire au droit des gens. Les journaux tories ont hautement blâmé l'injustice de cette mesure, et engagé le Portugal à ne pas s'y soumettre. L'adoption de ce bill a causé une vive sensation à Lisbonne où le mécontentement a été général.

— On écrit de Londres qu'un congrès des cinq grandes puissances doit avoir lieu à Constantinople.

— Les derniers journaux de Madrid confirment la nouvelle de l'entrée des christinos dans la place de Durango. L'opinion générale est qu'une convention garantie par l'Angleterre va bientôt mettre un terme à la guerre civile.

REVUE DU MOIS.

RIO DE JANEIRO, 31 OCTOBRE 1839.

— Les nouvelles des provinces deviennent plus favorables: à S. Catharina, on espère que l'activité du président parviendra à rétablir l'ordre et à faire triompher la cause de la légalité. A Rio Grande, on attend de semblables résultats, non seulement du zèle éprouvé du président, mais encore de l'arrivée de nouvelles forces légalistes et de la défection des principaux chefs des rebelles.

— Les journaux de Montevideo donnent les nouvelles les plus favorables à la cause du général Rivera. A la date du 7 octobre, après deux victoires remportées par les forces de Lavalle et de Rivera, on s'attendait à chaque instant à une action entre ces chefs et Echagüe: les deux armées étaient en présence à Santa Lucia, à 12 lieues de Montevideo. La garnison de la capitale se composait de 3000 miliciens et volontaires, outre 500 marins de l'escadre française.

— On annonce que l'amiral Dupotet vient d'être nommé commandant du blocus de Buenos-Aires en remplacement de l'amiral Le Blanc.

— M. Emile Germon vient de publier sous le titre de: *Exploration minéralogique dans la province de Rio de Janeiro*, un mémoire plein de considérations intéressantes sur le sol et les richesses géologiques de cette importante province de l'empire. Cette publication, toute dans l'intérêt du Brésil, ne peut manquer d'attirer l'attention des personnes éclairées, et de faire apprécier l'utilité des travaux de notre savant compatriote.

Rio de Janeiro, 1839. Imp. C. H. Fournier.

